

APRÈS

NIKO TIRE SA RÉVÉRENCE

Il se dévêtit, mit ses vêtements en baluchon, chaussures à l'intérieur, prit sa gourde et se glissa dans l'eau sombre, sous la lumière verticale de midi. Il partit en lentes brasses, le sac en équilibre sur la tête. Il laissait ses cannes et tout son attirail de pêche sur le rocher brûlé qu'il abandonnait sans regret, après tant d'heures, tant de journées passées à crapahuter d'une crique à l'autre à la poursuite du roi des poissons.

Le chenal n'était pas très étendu, mais profond ; il fallut contourner un cap de hautes falaises au pied duquel la houle murmurait. Niko passa au large d'une grosse roche qui dardait son arête dans un remous, et s'engagea dans la calanque. Un cormoran le regarda passer.

L'eau douce de la rivière qui se jetait là lui causa une sensation désagréable de froid glissant ; il souffla plus fort et accéléra sa brasse, visant un point sur le banc de sable qui signalait le dernier méandre du cours d'eau. Il prit pied et sortit, lourd, sur la plage chaude ; puis, sans s'arrêter, il traversa la dune et s'engagea dans la gorge. Il s'habilla sous un bouquet de pins.

Niko grimpa longtemps ; parfois il progressait à l'ombre de gros blocs éboulés, parfois il devait se détourner de l'eau à cause d'un ressaut, et dérapait dans des pierriers brûlants.

A la fin de l'après-midi, après une sévère escalade, il était parvenu dans une portion plus large où la rivière se mettait à serpenter mollement. Là, doucement dans la brise dodelinaient des tamaris. Le sable était survolé par de petits êtres agiles et presque fantomatiques, insectes nerveux qui n'aiment rien tant que chasser sur les berges inondées de lumière. Les cicindèles. « Bon augure », se dit Niko, prédateur lui aussi, toujours prêt à s'immerger dans la vie sauvage pour y creuser un bout d'existence hors de toute contrainte non naturelle. Il s'arrêta et contempla la montagne formidable qui le dominait, et qu'il lui faudrait gravir.

Il songea que la rivière devait sortir d'une faille entaillée dans cette masse, et qu'il serait sage de continuer à la suivre plutôt que de monter directement sur le plateau. Il se retourna. La mer tremblait au loin.

Elle avait été bien belle, sa vie au bord de l'eau, et Niko n'en regrettait aucun moment. De jadis, du temps de sa naissance, il n'avait plus aucune idée. Mais il croyait se souvenir d'une chute, dans un lointain passé ; *comme si j'avais rêvé la course d'un ange*, se disait-il parfois, en contemplant l'image floue d'une étendue métallique et d'une paroi folle, sur laquelle claquaient, inexplicablement, des volets.

Mais l'exaltation le gagnait maintenant, à l'idée de sa destination, car il sentait l'avenir plein d'une promesse qui serait tenue, somptueuse et opulente.

Il déterra quelques racines, dénicha des asperges sauvages, fit un feu et un festin de roi ; il s'aperçut qu'il avait oublié son tabac sur l'îlot, et s'en ficha ; il avait aussi oublié sa flasque et son whisky rare, et s'en ficha encore.

« En avant ! » L'air était doux, plus léger que dans la combe en aval, et Niko décida de continuer tant que le vallon ne dresserait aucun obstacle exigeant la lumière du jour pour être franchi. Le crépuscule apportait les premières chauve-souris, arabesques dansantes, et Niko chantait, heureux, en remontant le courant frais.

Un moment, il y eut un embranchement ; un ruisseau s'offrait à gauche, qui montait dans les fourrés, mais Niko préféra continuer sur le cours principal.

Après, il y eut des marmites, signe que le torrent franchissait là des strates plus tendres, et que la pente n'allait pas tarder à s'accroître.

La montagne le surplombait à main droite, ocre et dorée dans le soleil couchant, bleue dans l'ombre. Les marmites n'étaient pas toutes faciles, et Niko dut parfois batailler dans les broussailles pour contourner un saut trop important. Enfin, jugeant qu'il n'était plus sage d'insister, il gagna un abri sous roche qui dominait le vallon, enleva quelques pierres, et s'allongea dans du sable roux, le regard tourné vers la mer qu'on devinait encore au loin.

Puis il se releva, rigolard, et alla chercher du bois sec pour une dernière petite flambée.

Le froid du matin le réveilla tôt ; rien n'était encore levé, ni soleil ni bête.

Comme il n'avait rien à faire, il se remit en route, sans redescendre dans les fonds, mais en continuant sur la ligne de pente, jusqu'à ce que la rivière eût rejoint son niveau. C'est ainsi, alors qu'il progressait en hauteur, qu'il eut un aperçu de la manière dont il allait devoir aborder la montagne.

Le vallon s'enfonçait entre deux falaises, et grimpait d'un seul coup dans un pierrier jusqu'au pied d'une impressionnante série de chutes. Mais on pouvait passer à droite, dans une forêt de buis arborescents ; les troncs feraient d'excellentes prises pour l'aider sur la pente raide, et, depuis l'endroit où il se tenait, Niko vit que ce bois le mènerait bien au-dessus de la dernière cascade, sur une espèce d'épaule d'où il lui serait loisible de préparer la suite de son parcours.

Le soleil s'était levé, et avec lui un courant d'air qui, venant de la mer, s'engouffrait dans la brèche en ronflant sur les roches. Mais dans ses buis, Niko fut à l'abri.

Midi. Après avoir bien varappé dans les troncs, Niko a pris pied sur le promontoire, et il a même trouvé des pignons, mets subtil pour un maigre repas, qu'il grignota en regardant l'amont.

Le ravin formait ici un lac, dans lequel se jetaient divers torrents dégringolant des pentes. Le plus gros, ou le plus ancien, de l'autre côté de la retenue, annonçait le chemin à suivre.

Au-delà, on voyait de grands conifères, et la montagne paraissait déjà moins imposante ; on sentait qu'on approchait du plateau, d'où se découvrirait la grande chaîne du Nord, et, sans doute, le but de ce voyage. Mais il faudrait d'abord traverser les sapinières, ce à quoi Niko employa une partie des heures

chaudes, jusqu'à ce qu'il butât, et le torrent avec lui, sur le fond d'un cirque, ce qu'on appelle une reculée dans le Jura. L'eau sortait d'une grotte au pied des falaises. Il ne fallait plus songer à continuer par là.

Niko leva la tête, et vit des nuages qui s'enfuyaient derrière les crêtes ; le ciel était d'un grand bleu, le silence total. Il rebroussa chemin, guettant un passage dans les flancs escarpés, et se décida pour un ruisseau à sec pas trop encombré de rochers. Il parvint ainsi à monter sur le plateau.

Ce ne fut pas simple, mais la récompense fut grande. Au nord, l'Alpe flamboyait à l'horizon ; au sud, des nuages diaphanes, teintés d'or, croisaient au-dessus de la mer blanche de lumière.

Niko but de l'eau de sa gourde, s'en versa un peu sur le front, et partit à grands pas dans une savane.

Le vent folâtrait dans les graminées. Tout le pays en était parfumé ; cela sentait la terre et les herbes sauvages. Chaque ondulation du terrain portait en son côté sous le vent un troupeau d'animaux bruns, qui levaient la tête au passage du voyageur ; mais ils étaient trop loin pour être identifiables, et ne se laissèrent jamais approcher. Quand Niko obliquait vers un groupe, celui-ci s'éloignait de l'intrus d'un pas tranquille ; la distance restait constante, il eût fallu courir, et Niko n'était pas d'humeur à faire du scandale.

Enchanté par cette nonchalance des bêtes, il poursuivit cap au nord, vers les montagnes et leurs beaux glaciers cuivrés. Grimpé sur un gros sommet rond, il découvrit son but, au fond d'une vaste cuvette qui s'étendait de l'autre côté de la bosse. Une maison en plusieurs corps trapus percés d'ouvertures sombres s'aplatissait au fond d'un champ de seigle que traversait justement, magnifique, un banc de pintades. Petits poissons argentés dans l'immensité ondoyante.

De cette maison accroupie sous le grand ciel, une silhouette humaine émergea et mit la main en visière pour mieux regarder le voyageur. Le nom bondit à la conscience de Niko : « C'est mon Évika ! »

La sombre forêt qui grimpait du fond de l'horizon à l'assaut des glaciers, les oiseaux qui passaient en troupes nombreuses dans l'air léger, les petits animaux qui détalait sous les pieds de Niko galopant ; le geste, bras en l'air, de son amie sur l'aire qui souhaitait la bienvenue, entourée des chiens qui sortaient en troupe guillerette, ce fut le signe pour Niko qu'il était enfin arrivé quelque part, à son chez-lui, qu'il était parvenu à ses prairies éternelles.

Rennes, le 12 février 2008

Merci.

